Bulletin météorologique.

Washington, 20 janvier—Indications pour la Louisiane et le Mississipi. — Temps beau; plus chaud; vent du sud-est.

Le Club de la Presse.

Certains écrivains d'Outre-Atlantique ont appelé la Presse le quatrième pouvoir de l'Etat. La définition a paru ambitieuse; elle n'est que modeste. La Presse a non seulement le pouvoir, mais le devoir d'intervenir dans toutes les grandes questions qui s'agitent dans les chambres législatives, dans les conseils de l'exécutif et dans le sanctuaire de la justice. Ce n'est pas un quatrième pouvoir, c'est le conseil et l'arbitre des trois autres, et il lui arrive souvent de redresser leurs erreurs et leurs fautes.

D'autres l'ont définie un sacerdoce. Le terme, cette fois est véritablement ambitieux; mais si la Presse n'a pas charge d'âmes, comme les ministres de la religion, elle doit à tous la lumière qui éclaire, les conseils qui dirigent, et, parfois, les protestations qui arrêtent les populations engagées dans une voie dangereuse, sinon funeste.

Un corps composé d'hommes intelligents, instruits et honnêtes—la Presse, généralement, n'est pas riche, ce qui lui fait honneur—qui ont assumé une pareille responsabilité, a besoin, parfois, de se réunir, de se consulter, de s'aider mutuellement, pour stimuler l'activité des uns, refroidir la trop grande ardeur des autres, encourager les modestes et les timides, refréner les mouvements intempestifs des inexpérimentés et arriver à une entente sur la solution des graves problèmes qui intéressent, non seulement le pays, mais l'humanité.

Tel est le but que poursuivent les fondateurs du Club de la Presse de la Nouvelle-Orléans. Qu'il s'y mêle parfois certains plaisirs intellectuels, certaines distractions artistiques et mondaines, rien de plus naturel. On en a vu un excellent exemple, hier soir. La Presse est une fourmilière de travailleurs infatigables du jour et de la nuit. Or, le travail appelle le repos; le repos appelle les distractions, pourvu qu'elles conservent constamment un caractère intellectuel et moral—Toujours l'esprit en éveil: toujours le sentiment du devoir en activité: telle est la vie du journaliste, digne de ce titre.

Il Entendu ainsi, et c'est bien là l'idée qui dirige ses fondateurs, le Club de la Presse est destiné à rendre d'immenses services à la communauté, à l'Etat. Par l'échange constant des idées—et tout le monde sait que c'est de leur choc que jaillit la lumière—il peut se former ici un groupe de publicistes de valeur, capables de diriger les esprits dans le domaine, si vaste et si compliqué, de la science, de l'enseignement, de la philosophie, de la littérature, de l'art.

Ce qu'il fallait à tout ce monde de coureurs, de reporters, de rédacteurs, c'était un rendez-vous où ils pussent se rencontrer et se communiquer leurs idées et leurs aspirations. Ce rendez-vous, ils l'ont trouvé; nous ne pouvons que les en féliciter et en remercier ceux qui le leur ont procuré.

Donc, vive le Club de la Presse! Il nous a donné une ouverture digne de lui. Si ses membres ont su aussi intelligemment que cordialement faire fête à leurs visiteurs d'hier soir, ils ont été chaleureusement acclamés par eux, comme ils le méritaient. Ils se sont distraits, un instant, la nuit dernière; ils n'en travailleront que mieux aujourd'hui.

Entre peintres:

—Qu'est-ce que c'est que ton modèle?

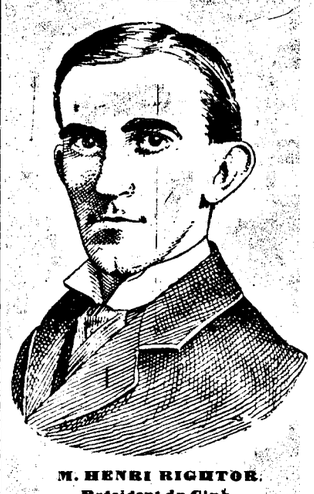
—Un ancien clerc de notaire.

—Ah!.... Une tête d'étude, alors?

Les qualités que possède la Salsepareille d'Ayer pour purifier le sang, la rendent inappréciable pour toutes les maladies de la peau

Cérémonies d'ouverture.

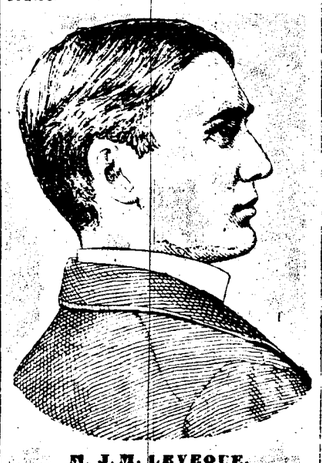
Discours, Concert, Réceptions et Stag.



M. HENRI RIGHTOR,
Président du Club.

Nous l'avons donc, enfin, ce Club de la Presse, tant désiré, dont on parlait tant depuis quelques mois et qui devait, disait-on, faire merveille. Le voilà, cette fois, bien installé, en pleine rue St-Charles, No 320, c'est-à-dire à trois blocs de la rue Canal, au milieu de la rue la plus fréquentée de la ville, à quelques pas des bureaux de nos cinq ou six principaux journaux anglais. Impossible de faire un meilleur choix et de trouver un plus bel emplacement. La bâtisse où il s'est établi est une des plus élégamment construites du quartier des affaires.

Il y a quelques semaines, un comité composé de l'élite de nos rédacteurs et reporters, ayant à sa tête M Armand Capdevielle, gérant de l'ABEILLE, était chargé de le meubler, de l'orner, de l'éclairer et, parmi ceux qui ont assisté, hier, à l'ouverture, il n'y a qu'une voix pour proclamer que ce comité a très habilement rempli sa tâche; car, on y trouve le confort, le luxe et les plus difficiles en matière de goût et d'art, auraient de la peine à y trouver à redire.



M. J. M. LEVEQUE,
Secrétaire du Club.

Le grand salon de réception est splendide. On ne fait pas plus royalement les choses dans les maisons princières. Les meubles et les tapis sortent des maisons les plus célèbres et de fabriques les plus renommées. Les tapis, les rideaux, les draperies sont de toute beauté. Rien de criard; tout plaît à l'œil; rien ne fatigue. Nous recommandons aux personnes qui n'ont pas eu le plaisir d'assister à quelques unes des réunions d'hier soir et de ce matin, le salon de réception qui, au point de vue de luxe et du bon goût, n'a certainement pas son égal en ville.

Quant à l'éclairage, il est d'un éclat éblouissant, bien qu'il ne fatigue pas l'œil. On voit qu'un homme de goût a présidé à tout cet ameublement, à toute cette décoration. Outre les salons principaux, il y a une salle de réception pour les dames et tout un personnel spécial est affecté à leur service.

Nous ne dirons rien pour le moment des papiers de tenture et des peintures des plafonds. Pour en donner un compte-rendu convenable, il faut plus qu'une ou deux visites de de nuit et ceux qui ont mis leur brosse au service du Club sont de véritables artistes.

C'est donc dans un véritable palais qu'est installée la Presse de la Nouvelle-Orléans, et c'est là que se sont passées, hier et ce matin, les cérémonies d'ouverture.

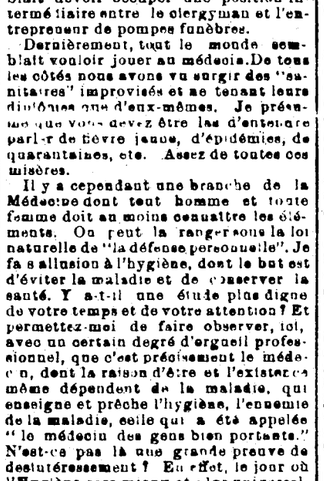
A quatre heures précises, heure militaire—à la Presse, c'est un peu comme à l'armée, il faut une rigoureuse discipline—tout le monde était à son poste, surtout les membres du comité de réception, se composant comme suit:

Président ex-officio, M. Henry Rightor; MM. major H J Hearsey, J Walker Ross, R E Lee Edwards, Nat Burbank, Eug Daverdin, Wils J Carter, Oscar Grillo, T H Anderson, B B Howard, C H Fenner, Wm Rowles, H J Seiferth, Robt Abbott, T D Wharton, Duval Armstrong, J H Whyte, Ernest Waldridge, A Baldwin Jr.

C'était la séance des discours, commencée par une prière du Rév. Palmer.

M. Henry Rightor a ensuite ouvert le feu, par une adresse vive et animée.

Sont venus ensuite, MM. S. B. Kruttschnitt, au nom du gouverneur; Sam L. Gilmore, au nom du maire de la Nouvelle-Orléans; le consul Danois Soegard, au nom des étrangers; le juge John Clegg, au nom de la magistrature et du barreau; le Dr F. Formento, dont nous donnons ici le discours, in extenso.



Dr. FELIX FORMENTO.

Messieurs,

Je suis très flatté d'avoir été choisi pour répondre, au nom de la profession médicale, en cette occasion, et en présence d'un auditoire aussi distingué. C'est pour moi un honneur que j'apprécie bien vivement.

Je n'ai pas la prétention de vous faire un discours et je vais tâcher d'éviter une faute, commune parmi les gens de profession, celle de parler "boutique" et de vous fatiguer par de prétentieuses expressions techniques.

Les sentences "doctorales" d'autrefois, exprimées en un langage solennel, en style d'oracle, sont aujourd'hui démodées..... Le temps n'est plus où, par sa mise et ses allures, le médecin semblait devoir occuper une position intermédiaire entre le clergyman et l'entrepreneur de pompes funèbres.

Dernièrement, tout le monde semblait vouloir jouer au médecin. De tous les côtés nous avons vu surgir des "sanitaires" improvisés et ne tenant leurs diplômes que d'eux-mêmes. Je présume que vous devez être las d'entendre parler de fièvre jaune, d'épidémies, de quarantaines, etc. Assez de toutes ces misères.

Il y a cependant une branche de la Médecine dont tout homme et toute femme doit au moins connaître les éléments. On peut la ranger sous la loi naturelle de "la défense personnelle". Je fais allusion à l'hygiène, dont le but est d'éviter la maladie et de conserver la santé. Y a-t-il une étude plus digne de votre temps et de votre attention? Et permettez-moi de faire observer, ici, avec un certain degré d'orgueil professionnel, que c'est précisément le médecin, dont la raison d'être et l'existence même dépendent de la maladie, qui enseigne et prêche l'hygiène, l'ennemie de la maladie, celle qui a été appelée "le médecin des gens bien portants." N'est-ce pas là une grande preuve de désintéressement? En effet, le jour où l'Hygiène sera mieux et plus universellement comprise, où les villes seront rendues salubres, où les hommes seront devenus plus forts, plus vigoureux, et les femmes, moins nerveuses et anémiques—ce jour là, dis-je, on pourra presque se passer de médecins.

En dépit des idéalistes et des spiritualistes, le corps humain vaut bien la peine qu'on s'en occupe, qu'on le soigne, qu'on tâche de lui donner la plus grande somme de bien-être et de bonheur possible. La première condition de bonheur, n'est-ce pas la santé? Le corps humain n'est-il pas le mécanisme le plus merveilleux que l'esprit puisse concevoir? Physiquement parlant, abstraction faite des qualités supérieures de l'intelligence, qui rapprochent l'homme de Dieu lui-même, l'homme, dans sa force et sa vigueur, la femme, dans sa grâce et sa beauté, l'enfant aux chairs roses et potelées, aux formes de chérubin, ne sont ils pas la plus belle des merveilles de la Création, celle qui a inspiré les poètes et les artistes de tous les temps et de tous les pays?

Les conditions générales nécessaires à la santé vous sont familières. Qu'il me suffise de rappeler que l'amélioration survenue dans les pays où la "sanitation" locale est avancée est phénoménale; que dans beaucoup de cas, la mortalité a été graduellement réduite de 50 à 15 pour 1000; qu'en Angleterre, grâce au progrès de la "sanitation" locale, on calcule que 600,000 personnes atteignent aujourd'hui l'âge de 21 ans, alors que, il y a à peine cinquante ans, toutes ces personnes mouraient avant cet âge.

L'hygiène conduit non seulement à la santé et au bonheur, mais aussi à la beauté, argument d'une immense valeur pour les femmes—Il ne peut exister de femmes laides avec de jolies dents, une belle peau, un œil clair et brillant et ce charmant degré d'embonpoint qu'amène forcément une hygiène bien comprise.

Il peut y avoir des incrédules au sujet de l'efficacité de la médecine; nul ne doute des avantages et des bienfaits de l'hygiène.

Mais nous ne devons pas seulement considérer les agents physiques..... L'homme possède une nature double; son physique et son moral réagissent continuellement l'un sur l'autre. De même qu'un bon système de drainage et d'égoûts, l'air, la lumière, la bonne alimentation favorisent la santé; le plaisir et la bonne camaraderie contribuent également à la maintenir.

Fait étrange peut être, le journaliste assiste souvent le médecin dans son traitement. Un savant *éditorial*; une répartie spirituelle, le récit d'une piquante aventure, captivent l'attention du malade et opèrent une heureuse diversion, une utile divulsion.

D'un autre côté, le journaliste peut faire beaucoup de mal par ses articles à sensation, ses nouvelles exagérées, l'annonce prématurée de la mort d'un homme bien portant—ce qui m'est arrivé à moi-même. Vous vous rappelez peut-être, qu'il y a quelques années, un journal de l'après midi me faisait tuer par un verre de Vichy.

En temps d'épidémie, surtout, le moral du patient doit être soigné et ménagé autant que son physique. Il est du devoir de la presse de relever les esprits, d'encourager les timides et de calmer les craintes du public.

Nous trouvons dans ce club une heureuse combinaison des agents physiques et moraux qui conduisent à la santé. Nos réunions amicales et journalières créeront parmi nous d'agréables relations et des liens de joyeuse humeur et de bonne camaraderie. Ces relations amicales chassent le spleen et l'ennui, et développent les meilleures facultés de l'esprit et du cœur. Nous trouvons ici la nourriture de l'âme et du corps, une fête pour les yeux et les oreilles, le comfort physique et les jouissances intellectuelles.

Qu'il me soit permis d'exprimer, au nom de la profession que je représente, le souhait le plus sincère que ce Club puisse, à l'avenir, établir des relations plus intimes entre les médecins et ceux qui écrivent la vie et l'histoire, jour par jour, de notre grande ville!

C'est surtout à la cérémonie du soir, à la réception des dames, au concert que revient la plus grande gloire de cette splendide ouverture. Elle a commencé par une allocution, par un discours de bienvenue, adressé aux dames présentes par M Armand Capdevielle, notre distingué collaborateur.

Puis sont venus se faire entendre les dames et messieurs, artistes et amateurs, qui avaient offert leur concours en cette solennelle circonstance:

Mme Marguerite Samuel, qui a exécuté, avec le talent qu'on lui connait, la Polonaise en Mi de Listz. Mlle Camille Gibert, une jolie chanteuse et diseuse; Mlle Anita Socola, autre jolie voix et chanteuse de talent.

Puis M. René Salomon, le violoniste en vogue, accompagné par sa sœur, Mlle Jeanne Salomon; M. M. Soum, baryton, accompagné par M. Bodemuller; M. Hy Wherman qui a joué de la mandoline et fait exécuter une charmante marche de sa composition écrite expressément pour le Club.

Cette soirée d'un caractère essentiellement musical s'est terminée par un duo entre MM. Soum et Gaillard et par une improvisation sur le piano par M. Hubert Rolling.

M. PAUL CAPDEVIELLE,

Nous aussions voulu nous étendre sur cette soirée musicale, la plus importante partie de ces cérémonies d'ouverture; mais le temps presse et il faut parler un peu de tout.

M. Paul Capdevielle, a pris ensuite la parole, au nom des corporations financières et industrielles; M. James G. Clark, représentait les clubs de la Nouvelle-Orléans et M. Armand Capdevielle la Presse.

La cérémonie s'est terminée par une prière du Rabbin I. L. Leucht.

Voici les noms du comité de réception à la séance dont nous venons de parler:

MM. Armand Capdevielle, président du comité et 1er vice-président du club; Henry C. Chaplain, M. J. Boorman, Wm J. Leppert, M. P. Bell, Geo H. Dunbar, Paul Capdevielle, Geo W. Nott, Fernand Cazenavette, Joseph T. Buddecke, Bernard J. Tourné, Gustave Pitot, Frank E. Patrick, Dr John Archinard, Dr Wm Dillehay, Major E Violett, W. L. Hughes, W. A. Freret, jr.

Que dire maintenant de la réunion de messieurs et d'artistes, ainsi que du "Social Stag," qui n'a commencé qu'après onze heures du soir, et s'est prolongée fort avant dans la nuit? Cette séance a été prodigieusement animée.

Il y avait là, d'ailleurs, des artistes dramatiques qui, par leurs exécutions musicales, leurs chants, leurs monologues lui ont donné un vif relief. Malgré l'heure avancée où où nous écrivons ces lignes, nous ne pouvons résister au plaisir de citer les noms de M. Eugène Arnauld, R Glenn, Edna Barclay, Za Holland, George Thallman, Deming, Mary Marble, Ethelia Grace, Mme Modjeska, elle aussi, par sa présence et son talent, contribué à l'éclat de cette séance, la dernière des cérémonies qui fussent publiques. Nous disons publiques, car il y en avait une dernière, à 3 heures du matin où n'étaient admis que les membres de la Presse. Elle n'a pas été la moins animée de toutes. La gaîté y était vive et franche, comme il arrive généralement parmi des gens qui ne sont pas précisément des "tee-totalers". Le champagne coulait à flots et l'esprit pétillait autant que le vin de France.

En fin de compte, c'est une belle et brillante journée, pour la Presse de la Nouvelle-Orléans. Espérons qu'elle sera suivie de bien d'autres, ce qui, au lieu de ralentir le travail, ne fera que l'animer davantage et le rendre plus fructueux pour les journalistes comme pour la population.

EGYPTE.

L'augmentation du corps d'occupation.

Comme tous les ans, à cette époque l'Angleterre, sous le nom de l'Egypte, s'apprête à faire un nouveau mouvement en avant dans la direction de Khartoum et du Soudan, et comme toujours à cette même époque de l'année, on a, récemment signalé une certaine agitation et des velléités belliqueuses du côté des derviches.

Le général Kitchener a demandé des renforts et le ministère de la guerre a aussitôt donné les ordres nécessaires pour que le 1er bataillon de fusiliers de Northumberland, qui est à Gibraltar, et le 1er bataillon de Seaforth highlanders, qui est à Malte, partent immédiatement pour l'Egypte, où ils remplaceront, au Caire, les deux bataillons envoyés à Ouady-Halfa. Un bataillon irlandais à déjà reçu l'ordre de quitter l'Inde pour l'Egypte, et deux bataillons qui viennent d'être relevés aux Indes vont être arrêtés en route et débarqués en Egypte. Cela fait donc quelque chose comme 5,000 hommes de plus en Egypte; ce qui revient à dire que l'armée d'occupation se trouvera plus que doublée. On peut en conclure que les autorités militaires anglo-egyptiennes ont l'intention de frapper un grand coup. Et il est à remarquer que, avec les facilités de communication mises au service des troupes anglaises depuis la construction des voies ferrées d'Assouan de Ouady-Halfa à Abou-Hamed et même au delà, la force effective des troupes anglo-égyptiennes se trouve singulièrement augmentée.

Pour le moment, le plan exact du général Kitchener est gardé secret, et l'on ne sait s'il veut aller jusqu'à Khartoum ou livrer bataille aux derviches aux environs de Berber. Comme l'an dernier, il est probable que son plan de campagne est d'aller aussi loin qu'il le pourra sans risquer de rencontrer une résistance de nature à décourager ses troupes indigènes. D'autre part, le fait qu'il a demandé des troupes anglaises pour appuyer les soldats égyptiens peut s'expliquer de deux façons: ou il sait ne pas pouvoir compter sur les troupes indigènes pour faire face aux derviches, ou bien il veut en finir d'un coup avec le Mahdi et aller jusqu'à Khartoum venger Gordon et les insuccès des armées anglaises. On croit, dans les sphères bien informées, que étant donné la façon dont se sont conduites les troupes égyptiennes l'an dernier, la seconde alternative est des plus probables.

UNE SOURICIÈRE.

Les événements qui se déroulent en Extrême-Orient font naître, à juste titre, de graves préoccupations. Les conflits d'intérêts qui s'élèvent, dans ces régions lointaines, entre les plus grandes puissances du monde entier s'envenimeront-ils au point d'amener une guerre? Nul ne peut le prévoir. Sans doute, on peut, on doit espérer que la sagesse et la modération prévaudront dans les conseils des puissances, mais il n'y aurait rien d'impossible à ce que la guerre sortit des rivalités armées qui sont en jeu.

Si cette redoutable éventualité se réalisait, la question du canal de Suez, trop négligée en ce moment, prendrait une importance capitale. Qu'adviendrait-il de ce passage essentiel aux communications entre l'Europe et les mers de Chine? Il n'est que trop facile de le prédire.

Maîtres de l'Egypte et, par conséquent de Suez et de Port-Said, les Anglais disposeraient seuls du canal. S'il leur plaisait de le fermer aux marines des autres puissances et de le réserver au passage de leurs seuls vaisseaux, rien ne leur serait plus facile. Personne ne serait en mesure de leur enlever de vive force l'isthme occupé par leurs troupes et defendu du côté de la mer par leurs escadres. Ils s'attribueraient ainsi, sur toutes les puissances européennes, le monopole des communications rapides avec l'Extrême-Orient. Leurs flottes pourraient arriver deux mois avant les autres sur les points en litige, ce qui leur donnerait une énorme supériorité.

Admettons, si l'on veut, que par un scrupule d'équité, réel ou apparent, l'Angleterre laissât le passage du canal libre pour toutes les nations: qui donc oserait se fier à cette invraisemblable magnanimité? Pense-t-on qu'il se trouverait une nation assez osée pour aventurer ses navires de guerre ou même de commerce dans cette étroite rigole que l'on nomme le canal de Suez, alors que l'Angleterre n'aurait qu'à en fermer les portes, une fois qu'ils y seraient entrés, pour les capturer sans coup férir? Ce serait une vraie souricière. Personne n'aura la naïveté d'y entrer.

Ainsi, en cas de guerre maritime, le canal de Suez sera à la disposition exclusive de l'Angleterre.

Le fait est si évident qu'il serait superflu d'y insister: non plus que sur le désavantage qui résulte de cette situation pour toutes les autres puissances maritimes. Le canal n'est pas neutre, il est anglais, non de droit, mais de fait. Il est vrai que, en 1887, il est intervenu entre lord Salisbury et M. Flourens, entre l'Angleterre et la France, une convention qui stipule la neutralisation du canal de Suez et qui définit minitieusement les conditions dans lesquelles cette neutralisation sera établie. Toutes les puissances ont adhéré à cette convention qui serait parfaite si l'Angleterre n'en avait exprès subordonné l'effet à sa sortie d'Egypte. L'Angleterre était encore solidement établie en Egypte, comme chacun sait, la convention n'est pas exécutoire, ce qui revient à dire que le canal reste aux Anglais.

La France, en réclamant avec persistance l'évacuation de l'Egypte par les Anglais, a poursuivi indirectement l'affranchissement du canal de la main mise anglaise.

Mais comment s'expliquer que les autres puissances maritimes n'aient pas exigé la solution de cette question de la neutralisation du canal de Suez qui les intéresse toutes au plus haut degré? C'est ce que l'on ne saurait s'expliquer autrement que par l'impéritie dans la diplomatie européenne n'a donné que trop de preuves dans ces derniers temps. Sans doute, on a cru que la question n'était pas urgente, qu'on pouvait prendre son temps pour la résoudre. Ce qui se passe en Extrême-Orient prouve le contraire. Il n'est que temps d'assurer la nutralisation du canal. Si les puissances européennes veulent s'épargner de désagréables surprises, elles y travailleront sans retard.

La vélocipédie à Berlin.

Puisqu'on ne peut pas la pratiquer, parlons-en!

Voici le bilan de la vélocipédie à Berlin, pour l'année qui finit:

Il y a, à Berlin, environ 60,000 vélocipédistes.

Au 1er janvier 1897 jusqu'en décembre, il y a eu 755 collisions entre cyclistes et piétons et 286 entre cycles et véhicules, soit en tout 1,041 rencontres, dont 483 n'ont causé aucun dommage.

500 personnes ont été blessées légèrement et 58 plus ou moins grièvement.

Dans 94 cas, les cyclistes ont été eux-mêmes victimes des accidents.

Quinze ont été blessés grièvement et trois sont morts de leurs lésions. On a aussi constaté la mort d'un passant....

Comme le supplice du pal, cet écho commence mieux qu'il ne finit!

Prêtres, Orateurs, Chanteurs et Acteurs trouvent que le Pectoral-Cerise d'Ayer améliore et fortifie la voix.

THEATRES.

Académie de Musique.

Camille a été l'occasion d'un nouveau triomphe pour Mme Modjeska: elle jouait naturellement le rôle de Camille, qui semble écrit exprès pour elle.

Mais c'est dans Macbeth surtout, qu'on l'attendait. Elle a surpassé toutes les attentes. Elle reparaîtra dans ce rôle, samedi, en matinée.

Toute notre population féminine voudra assister à cette représentation.

Grand Opera House.

La plaisanterie, sur la milice américaine, qui a pour titre "A Milk White Flag," fait toujours de jolies salles au Grand Opera House, en attendant la première de "Un Cavalier de France," qui sera un triomphe pour M. Louis James, qui y joue le principal rôle, celui de René de Froisac.

La direction compte beaucoup sur le succès de cette pièce.

Théâtre St-Charles.

M. O'Neill n'aura pas à se plaindre du public de la Nouvelle-Orléans. Ceux qui ont assisté jusqu'ici à ses représentations en ont fait des véritables ovations; il les mérite.

Il prend son art en sérieux et c'est aussi très sérieusement qu'il réussit. Il a été superbe dans certains passages de Virginius et il a enlevé remarquablement bien son rôle dans "Marble Heart."

était descendue, elle tendit son front à son ami qui y mit un baiser paternel non sans un soupir de regret, en lui disant:

—A bientôt! Ecrivez-moi!

Il attendit que la porte se fût refermée sur elle et le cocher fila bon train vers la rue de Lille.

Le lendemain, le duc sortit de bonne heure et gagna l'hôtel de Bordes par une superbe matinée d'été.

L'imposant concierge était assis devant la porte de son pavillon.

—Ma petite-fille? demanda le vieillard.

—Madame la marquise est chez elle?

—Seule?

—Je le pense, monsieur le duc.

—Raymond?....

—Est sorti....

—Madame de Bordes?....

—Madame la marquise est à la messe.

—Très bien.

Le duc traversa la cour en songeant:

—C'est admirable. Gabrielle seule! Je vais la confesser....

Il monta l'escalier monumental, aperçut la femme de chambre de la jeune marquise qui venait au-devant de lui, prévenue par un coup de timbre, et lui prit le menton en disant:

—Ta maîtresse?

—Elle est chez elle, monsieur le duc.

—Qu'est-ce qu'elle fait?

—Madame la marquise écrit, je crois.

—Parfait; pas besoin de m'annoncer alors.

Et, sans cérémonie, il ouvrit une première porte, puis une seconde; aperçut en effet la jeune femme penchée sur une table à coins de bronze doré et fort occupée d'une correspondance qui l'absorbait.

Elle ne releva pas la tête et dit, en songeant à sa femme de chambre:

—C'est vous, Antoinette?

—Ce n'est pas Antoinette, dit le grand-père, c'est moi.

Et comme elle le regardait, stupéfaite de cette arrivée imprévue, il reprit:

—Oui, c'est moi, c'est bien moi! Et tu ne m'embrasses pas.

—C'est que je suis si étonnée Je vous croyais à Lussey!....

Elle se leva et se jeta dans les bras du vieillard qui la serra contre lui en répétant:

—Oui, c'est moi. Et c'est pour toi que je viens! Tu es seule?

—Toute seule.

—Alors, tu vas tout me dire.

—Tout? fit elle étonnée.

—Sans omettre une syllabe.

—Que voulez-vous savoir?

—Ce qui se passe....

—Mais....

—Pas de détours. Droit au but!....Ecoute. La maison est sans dessus dessous. Vous avez tous des figures de deuil. On dirait que vous portez le diable en terre.... Pourquoi?.... En deux mots!

Il s'assit auprès de la table à coins dorés, s'y accouda et dit:

—Allons, j'attends!

Gabrielle ne répondit pas d'abord.

Elle était suffoquée.

—Qu'avez-vous donc remarqué? demanda-t elle enfin.

—Pas de façons, ordonna le duc. Dis-moi simplement:—Grand père, voilà ce qu'il y a.... Je ne reconnais plus mon mari. Lui qui était la gaieté en personne, le boute-en-train de toutes les parties, il est triste comme un bonnet de nuit.

—C'est vrai.

—Ah! tu en conviens!....

—Grand-père!....

—Pour le métamorphoser ainsi, il a fallu un bouleversement complet, quelque chose d'extraordinaire, une catastrophe enfin ....Laquelle?....

—C'est que voyez-vous, bonpapa, dit la jeune femme encouragée par la bonhomie du vieillard, c'est très difficile à expliquer....

—Explique tout de même! Je comprendrai à demi-mot.

—D'abord ce sera long, très long!

—Ça ne fait rien.... J'ai le temps....

—Eh bien! voilà....J'ai surpris, un jour....il y a quelques semaines—un secret....

—Quel secret?

Gabrielle baissa la voix.

—Un secret de mon mari.

—Grave?

—Oh!....infiniment....

—Comment as-tu fait?

—C'était un matin, à peu près vers cette heure-ci....Je m'ennuyais....J'allai flâner dans le cabinet de Raymond....en son absence....Vous savez qu'il y a dans ce cabinet un magnifique bureau, très ancien?

—Je le connais....

—J'ouvris les tiroirs pour en admirer le travail: oh! pas pour autre chose, je vous jure!.... Tout à coup mes yeux tombèrent sur une lettre ouverte.... Malgré moi, j'en lus les premiers mots. Aussitôt une irrésistible curiosité me saisit....Je lus cette lettre d'un bout à l'autre, et, lorsque j'en eus achevé la lecture, je demeurai un instant interdite. Tout m'était expliqué, la tristesse de Raymond, ses inquiétudes et l'humeur sombre que j'avais déjà si souvent remarquée depuis quelque temps.

—Que venais-tu donc d'apprendre?

—Je vais tout vous dire, mais à une condition.

—Laquelle?....

—C'est que vous n'en parlerez à personne!

—Est-ce si grave?

—Oh!

—Soit, j'accepte.

Gabrielle prononça lentement à voix basse, en levant le doigt pour mieux affirmer la gravité du fait:

—Raymond avait une maîtresse!

—Ah! bah!

—Avant notre mariage....

—Je respire!

—Ne raillez pas, je vous en supplie.... C'est plus sérieux que vous ne pensez.

—Alors je frémis!

—Cette maîtresse s'appelait Thérèse....

—Nom charmant!

—De cette maîtresse, il y a un enfant.

Le vieillard se mordit les lèvres.

—Eh! oh! fit-il, en effet, l'aventure se corse; mais jusque-là, il me semble qu'elle n'a rien que d'assez naturel.... Et si l'enfant n'est pas contrefait, borgne ou cagneux!...

—Ne riez pas....Je vous le défends!...

—J'obéis.

—Ce n'est rien encore!....

—Je refrémis!

—La maîtresse de mon mari..

—C'est-à-dire de Raymond, qui ne l'était pas alors, rectifia le duc en levant le doigt à son tour.

—Parfaitement! La maîtresse de Raymond était mariée.

—Ces choses-là se voient, malheureusement. On dit même qu'elles ne sont pas rares. Je vois la suite!.... Le mari l'a surprise...

—Oui.... C'est à-dire qu'il a su que sa femme le trompait.

—Alors il a fait un esclandre terrible?

—Non. Il est parti pour l'étranger, tout bonnement... Il avait deux filles, deux enfants toutes jeunes....Il en a emmené une avec lui, la sienne..Et comme il était certain, pour des raisons particulières, que la seconde n'était pas et ne pouvait pas être à lui, comme d'ailleurs elle était trop jeune pour une longue traversée, il l'a laissée en France....

—A l'abandon?

—Pas du tout....Il l'a mise en nourrice..chez un braconnier....un brave homme, à ce qu'il paraît.

—C'est rare, mais enfin, ça peut se rencontrer....

—Or ce braconnier a été tué!

—Pauvre diable! Par qui?

—On n'a jamais bien su. Et sa femme, ayant disparu avec l'enfant, on ignore ce qu'elle est devenue.

—En un mot on a perdu sa trace.

—Oui.

—Et celle de son nourrisson?

—Naturellement.

—L'enfant aurait?....

—Dix-huit ans. Voulez-vous la voir, grand-père?

—Mais je n'en serais pas fâché. C'est assez palpitant ta petite histoire.

La jeune fille tira d'un portecarte une toute petite photographie d'enfant, et la donna au vieillard qui l'examina en disant:

—Mais c'est très gentil, sais-tu?....tout à fait bien, une charmante petite physionomie. N'est-ce pas?

—Adorable! Où as-tu déniché ça?

La jeune marquise sourit, rassurée par le calme et la sérénité du vieillard.

Et tout à fait mise en confiance, elle acheva sa confession.

Depuis qu'elle avait lu la lettre de la comtesse de Bussey—car cette Thérèse, c'était la comtesse de Bussey—elle n'avait eu qu'une idée, chercher cette enfant afin de dire à son mari:—Tiens! tu la pleures et je te la rends! C'est ma façon à moi de te prouver ma tendresse, mon amour!

Alors elle ne se laissait entraver par aucun scrupule.

Dans la maison elle avait fureté partout!

Elle fouillait dans toutes les affaires de son mari, dès qu'elle était certaine de n'être pas surprise.

C'est ainsi qu'elle avait trouvé tout un lot de ces petites photographies.

Elle en avait pris trois ou quatre.

A continuer.

Mrs Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.